

Parlons diversité

La diversité de la vie est biologique, culturelle et linguistique, affirme Luisa Maffi.



Lorsqu'ils entendent l'expression « diversité de la vie », les gens, pour la plupart, pensent à la biodiversité : la diversité dans la nature, aux niveaux des gènes, des espèces et des écosystèmes. Depuis que le concept de biodiversité a été forgé, il y a 20 ans, la biodiversité et les menaces qui pèsent sur elle sont devenues sujet de préoccupation non seulement pour les spécialistes de la conservation et les chercheurs mais aussi pour le monde politique, philanthropique, pour la presse et pour le grand public. Cependant, depuis quelques années, une définition plus complexe et plus intégrée de la notion de diversité de la vie gagne du terrain : la diversité « bioculturelle », à savoir la diversité aussi bien dans la culture que dans la nature. De ce point de vue, la diversité des sociétés, des cultures et des langues qui se sont développées tout au long de l'histoire de l'humanité est une autre expression du potentiel évolutif de la vie.

La diversité biologique et la diversité culturelle sont intimement – certains diraient inextricablement – liées l'une à l'autre. Les êtres humains se sont adaptés à la vie dans des milieux particuliers tout en exploitant les ressources de ces milieux pour survivre. Ce faisant, il leur a fallu acquérir une connaissance approfondie des espèces, des relations qu'elles entretiennent et des fonctions écosystémiques, et apprendre comment adapter les pratiques à des niches écologiques particulières. Dans une large mesure, cela signifie qu'il leur a fallu apprendre à gérer et à être responsables : comment utiliser les ressources naturelles sans les épuiser et souvent en les améliorant pour préserver des options pour l'avenir – le principe même du développement durable.

Cette connaissance que l'on appelle communément « connaissance traditionnelle de l'environnement » est transmise au fil des siècles, de génération en génération, par le langage et les enseignements pratiques. Elle a façonné les modes de vie et l'opinion du monde, elle a servi les besoins matériels, psychologiques et spirituels. Elle a conduit au développement d'un sens profond de l'appartenance. À travers des innovations constantes, cette connaissance est restée vivante et vibrante dans les sociétés qui ont

maintenu un lien étroit et une dépendance directe avec leur environnement local, par exemple les communautés autochtones et autres communautés rurales traditionnelles qui représentent la plus grande part de la diversité culturelle.

Pour ces populations, la dégradation de l'environnement pose une menace particulièrement grave. Elle les prive de leurs moyens de subsistance de base et des fondements de leur identité individuelle et sociale. Elle sape la structure, l'organisation et la résilience de leur société et dans le même temps, les pressions sociales, économiques et politiques que connaissent les populations autochtones et locales à l'échelon mondial contribuent à hâter la dégradation de l'environnement. Ces pressions aboutissent souvent aux déplacements de ces communautés hors de leur territoire traditionnel, à l'introduction de systèmes de valeurs et de modes de vie étrangers et à la disparition des connaissances traditionnelles et des langues locales. Des changements radicaux de cette nature peuvent être, de plus en plus, à l'origine de relations non durables avec l'environnement.

En conséquence, soutenir la résilience des communautés autochtones et locales est un impératif, à la fois pour les droits de l'homme et pour l'environnement. Cela présente des enjeux particuliers mais aussi des possibilités pour tous ceux qui participent à la protection de l'environnement et à la justice sociale. Le mouvement autochtone a pris la tête des efforts déployés en vue d'unir les deux domaines dans sa quête pour établir ses propres droits.

La recherche sur la diversité bioculturelle menée à l'origine par une poignée d'organisations dont Terralingua et aujourd'hui activement poursuivie dans les forums universitaires, entre autres, a contribué à notre compréhension des liens entre la diversité biologique et la diversité culturelle. La carte mondiale et les cartes régionales des points de rencontre entre ces diversités permettent d'analyser les facteurs responsables de ces structures et la persistance ou l'érosion de la diversité bioculturelle. Les indicateurs de l'état et des tendances des

connaissances environnementales traditionnelles et de la diversité linguistique peuvent être intégrés avec les indicateurs de la biodiversité pour donner une image de ce qui est en train d'arriver à la diversité bioculturelle de la planète. Par centaines, les études et les projets appliqués affinent nos connaissances des liens entre langues, culture et environnement, au niveau local.

Pendant ce temps, des groupes autochtones et locaux de tous les continents participent à des efforts remarquables de restauration de la santé écosystémique de leurs paysages et de leurs communautés. Parmi ces activités, il y a la restauration de la végétation, la protection ou la réintroduction d'espèces d'importance culturelle et la conservation et la promotion de races locales (espèces domestiques adaptées au milieu naturel et culturel local). Ces efforts sont bioculturels par nature car ils associent souvent une action en faveur de l'environnement et l'affirmation culturelle, la transmission des savoirs et la revitalisation des langues.

La recherche, les campagnes et les projets sur le terrain ont joué un rôle clé en promouvant une perspective bioculturelle aux niveaux aussi bien national qu'international. Le Congrès de Barcelone, avec son thème *Un monde divers et durable* propose un contexte idéal pour tenter de garantir que cette perspective figure désormais dans les politiques et la pratique de la conservation. Un colloque aura lieu avant le Congrès, en avril 2008, sur le thème « soutenir la diversité culturelle et biologique dans un monde en évolution rapide : leçons pour la politique mondiale ». Il sera organisé par le American Museum of Natural History, l'UICN et Terralingua et sera une occasion précieuse d'explorer comment traduire les connaissances techniques et scientifiques en lignes directrices dans l'intérêt de la diversité bioculturelle et de ses gardiens, dans le monde entier. ■

Luisa Maffi est cofondatrice et Directrice de Terralingua.

www.terralingua.org

